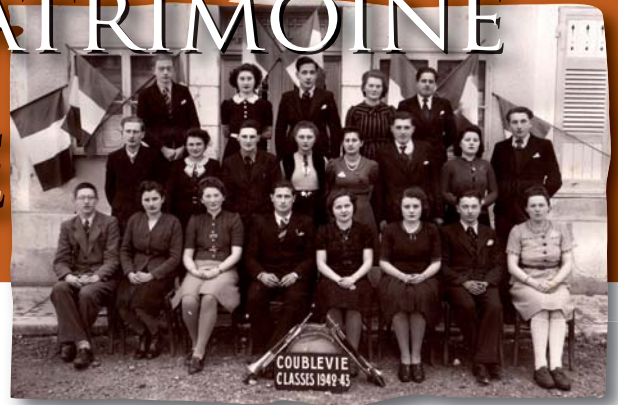


HISTOIRE ET PATRIMOINE DE COUBLEVIE



Conscrits 1942-1943

La vie quotidienne à Coublevie (1942-1949)

Les combats de la guerre 1939-1945 ne touchent pas l'ensemble du territoire français de la même façon. Par contre, les difficultés d'approvisionnement sont bien générales. La solidarité et la débrouille s'organisent, et la vie continue malgré tout. Grandir pendant la guerre, avec un père absent, dans un climat d'inquiétude, et malgré tout s'adapter pour vivre sa jeunesse pleinement, voilà l'enjeu de la dernière génération à qui incombera la reconstruction matérielle mais aussi psychologique de l'après-guerre.

1- Le temps des réquisitions, des restrictions et de la débrouille

A- Les Réquisitions par les Allemands

R. Brochier : « Les agriculteurs devaient donner des œufs, de la viande, des pommes de terre, du foin ou encore du blé. Il fallait aller en mairie déclarer ses propriétés : les parcelles cultivées, le bétail et la basse cour. On était imposé selon ces déclarations, on avait donc un quota à donner (ex : 500 gr de pommes de terre au mètre linéaire). En 42/43 les chevaux furent réquisitionnés. Nous portions le blé au moulin grâce à un laissez-passer pour obtenir de la farine. Celle-ci était remise au boulanger contre du pain (ex. 130 kg de pain pour 100 kg de farine). »



Carnet de ravitaillement

Anonyme : « Bien que n'ayant pas le permis, mon grand-père a acheté un camion en 1939 pour effectuer ses livraisons de charbon. Les Allemands ont réquisitionné son camion et voulaient également prendre sa mule. Mais il a réussi à la garder et a repris ses livraisons de charbon avec mule et tombereau. »

B- Les cartes d'alimentation et de rationnement jusqu'en 1949

Dès la fin des années 1942 les exigences des Allemands deviennent exorbitantes. Elles obligent l'organisation des « restrictions » dans tous les domaines de la vie courante. C'est le **rationnement**. « A la libération quelle joie ! J'avais 10 ans. Je me revois dans le jardin, sautant dans tous les sens, en criant que l'on allait pouvoir acheter tout ce que l'on voulait. Erreur !... » (M. Bourgeois). Effectivement, les membres de chaque famille ont une carte d'alimentation jusqu'en décembre 1949. Ces cartes, distribuées mensuellement dans les mairies, concernent la nourriture (pain, viande, café, sucre...), mais aussi le charbon, l'essence, les vêtements, les tissus, les articles de ménage en fer et le tabac. Les rations varient avec l'âge et le travail des habitants : les cartes J1, J2, J3 pour les enfants, V pour les vieillards. Les travailleurs de force et les femmes enceintes ont droit à quelques suppléments. Les restrictions touchent également l'électricité. Régulièrement le courant est coupé le soir.



1942 - carte tabac

Y. Duisit : « Nous faisons la queue pendant plusieurs heures à la laiterie pour ¼ de

Le groupe patrimoine de Coublevie a travaillé sur l'élaboration de 10 panneaux jalonnant les deux sentiers de randonnée de la commune. Le Pays Voironnais a financé 40% de cette réalisation qui s'inscrit dans la démarche de valorisation du patrimoine et l'histoire locale. Les informations et les photographies proviennent des recherches menées par le groupe patrimoine aux Archives communales et départementales, dans les livres et auprès des anciens Coublevitiens. Résumer la masse d'information accumulée depuis 2003 est un exercice difficile tellement chaque information recueillie éveille de l'intérêt. Ces connaissances évoluent chaque jour grâce au travail assidu de chacun des membres du groupe patrimoine que je remercie chaleureusement pour leur investissement. Elles sont complétées par les échanges que nous avons avec ceux qui nous contactent suite à la lecture de nos publications ou pour compléter leurs propres recherches. Le travail de recensement du patrimoine mené par le Parc naturel de Chartreuse nous livrera prochainement de nouvelles clés de lecture. La Connaissance est donc en perpétuel mouvement. Historiens, archéologues et passionnés continuent d'écrire, de compléter, de corriger, de montrer des points de vue différents. L'histoire a cela de magnifique : elle invite à l'échange.

Anne-Christine Guichard
Adjointe déléguée au patrimoine



Panneau patrimoine



Carte charbon

Tickets rationnement - fer



carnet de ravitaillement

litre de lait par jour. Nous n'avions pas droit aux tickets de rationnement n'ayant pas d'enfant. Si j'allais trop tard chercher mon lait, je revenais bredouille, et j'entends encore la laitière crier « y a plus de lait ». Pour le boulanger, le boucher nous avions des tickets, mais là aussi il fallait s'armer de patience. Encore fallait-il qu'il y ait du pain ou de la viande ! Et quel pain ! Alors c'était le système débrouille. »

C- Se débrouiller pour compléter ces rations

Pour compléter l'approvisionnement, il y a le système du troc et en parallèle le marché noir. Les rations insuffisantes sont compensées à la campagne par la culture intensive des jardins et l'apparition de nouveaux légumes, les topinambours et les rutabagas.

Les « ersatz »

Le mot « ersatz » apparaît dans le langage courant comme la saccharine pour le sucre et l'orge grillé pour le café. « Quand le boulanger n'avait plus de farine de blé, il faisait du pain infâme et lourd avec de la farine de maïs. Le café était plus que rare. A la place on utilisait des pois chiches ou de l'orge que l'on grillait. Cela ne sentait pas très bon et on y ajoutait du lait pour améliorer le goût et on le sucrant avec des petites pastilles de saccharine. Les rations de sucre étaient très faibles. Dans les épiceries on trouvait du sucre de raisin. On pouvait l'acheter sans ticket. Ce sucre liquide était utilisé pour les confitures. Mais pour les faire prendre il fallait les sécher au four, surtout celles à la prune. »

Le marché noir

Les marchés de Voiron étant supprimés, il faut se rendre chez les agriculteurs de St Aupre, St Nicolas de Macherin, Miribel et St Julien de Ratz pour trouver des œufs, du beurre, des fromages et de la farine. « Ma mère allait de ferme en ferme pour chercher de la nourriture qu'elle payait. Dans certaines fermes elle était bien reçue et repartait avec œufs et fromages, mais dans d'autres on lui envoyait des cailloux ou le chien. » Quelquefois, au retour il faut se méfier des maquisards souvent postés à la Croix Bayard qui volent les vélos et la nourriture. Les Allemands et la milice aussi réquisitionnent la population. Les cars sont perquisitionnés par la milice qui vérifie les papiers et fouille sacs et valises.

Y. Duisit : « J'allais en vélo chez des paysans que

je connaissais à St Cassien ou à St Nicolas de Macherin. Je pouvais acheter du beurre, des œufs, des tommes. Mais j'avais la peur vrillée au ventre, surtout en revenant de St Nicolas, car en passant à la Brunerie il y avait toujours la milice. Un jour je me suis fait arrêter parce qu'ils m'avaient vu passer deux fois. Ils m'ont demandé ce que je faisais sur la route, et pour finir ils m'ont pris mon ravitaillement. Dur dur ! Ma mère allait à pied à Miribel chez des paysans connus. Elle partait à 4h du matin. En général elle remplissait ses deux paniers. Au retour elle partageait avec des voisins moins chanceux. »

Le troc

J. Balmey : « Nous agriculteurs nous vendions ou bien faisions du troc. Nous échangeons du beurre, du lait, des légumes du jardin (pommes de terre, navets, raves, rutabagas et topinambours) ou des volailles contre un morceau de tissu ou quelques pelotes de laine. Quand on tuait le cochon, ce n'était pas la fête comme avant, ça se passait en toute discrétion. »

Le chapardage

Les gens dérobaient des poules, des légumes, des fruits et du bois tellement ils avaient faim et froid. « Nous n'avions pas grand chose à manger. Ma mère pleurait en nous voyant partir à l'école la faim au ventre. On maraudait des fruits dans les vergers. Quelquefois les pommes étaient tellement vertes... vous connaissez la suite ! »

Les systèmes D

« On fabriquait du **savon** avec une recette à base de graisse animale, de soude et d'alun que nous avait donné un droguiste. Pour laver les cheveux on utilisait les fleurs de la saponaire qui pousse dans les champs. » (**J. Balmey**). Faute d'essence, les moyens de transport sont réduits au minimum. Pour pallier ce manque, on installe sur les véhicules un appareil appelé gazogène qui permet de produire un gaz combustible à partir de bois ou de charbon de bois. Le vélo devient le fidèle compagnon, quand ses pneus, difficiles à remplacer, veulent bien résister au mauvais état des routes.

N. Signorini : « à l'automne 45 avec mon père, nous avons ramassé des feuilles sèches de fayard (hêtre), pour remplir la paillasse destinée au berceau du bébé attendu pour le printemps. Pour les plus grands, les paillasses étaient bourrées de feuilles sèches de maïs. »

Faire durer : on retrouve les pratiques d'avant ...

J. Balmey : « Les vêtements jusqu'à usure complète passaient d'un enfant à l'autre. Pour que les chemises des hommes durent plus longtemps on retournait les cols. Si le col retourné était usé, on en découpait un nouveau dans le pan des chemises qui était très long. On rapiécail les fonds de culottes, les genoux des pantalons, les coudes au pull-over, les chaussettes. On détricotait les pull-overs, et après avoir lavé la laine, on en tricotait d'autres. Le résultat n'était pas très beau, pull à rayures de toutes les couleurs. La laine se vendait au marché noir. Les draps en toile de chanvre étaient rapiécés, retournés c'est-à-dire coupés en deux, les deux bords externes étaient recousus au milieu. Gare si la couture était mal faite car elle se trouvait juste au milieu du dos. On ne gaspillait rien. »

M. Bourgeois : « Pour faire durer les œufs, maman nous les partageait à ma sœur et à moi. A l'école on nous donnait des biscuits vitaminés. »



Coublevie Olympique Club-cross -1940 - 44

2- Vivre et grandir malgré tout

Sortir malgré le couvre-feu

G. Tivollier : « Nos années d'adolescence ont été ponctuées par le couvre-feu et les rafles à la sortie du cinéma. Les bals étaient interdits. Nous les organisions clandestinement au Grand Ratz dans des granges ou dans les bistrotts de campagne. On dansait avec les maquisards qui avaient le revolver dans la ceinture. Nous avions malgré tout l'insouciance de la jeunesse. Nous faisons aussi quelquefois des guirlandes pour un mariage et des repas chez des conscrites. Au retour de ces soirées, comme il y avait le couvre-feu, il fallait rentrer par les petits chemins, et si par hasard on voyait une voiture arrêtée, la peur au ventre, nous faisons un grand détour, dans le plus grand silence. Etaient-ce des miliciens ou des Allemands ? Le soir il fallait colmater les ouvertures avec des couvertures. Les fenêtres non utilisées étaient peintes avec du bleu de méthylène. Les vitres des usines aussi étaient calfeutrées. »

Faire du sport

G. Tivollier : « La gym n'a jamais cessé pendant la guerre. Des petits concours avaient lieu à Chabons, St Laurent du Pont et autres villages. Des fêtes de gym étaient organisées à Voiron, au stade de Plan Menu, avec défilés et fanfares. »
G. Ganet : « Le **C.O.C.** (Coublevie Olympique Club) a fonctionné jusqu'en 1946. On voyait les jeunes courir à travers champs, sur les chemins et sauter les haies. Des concours étaient organisés entre les différents clubs parfois jusqu'à Nice ou Paris. »

La clique et le théâtre

La clique et le théâtre redémarrent en 1942, sous l'impulsion de deux réfugiés du Nord, Mrs Verbeck et Deschemaker, et des bénévoles de Coublevie.

G. Tivollier et L. Rossignol : « La clique défilait du patronage à l'église. On jouait pour les fêtes religieuses. Le soir



Clique -1942

chacun chez soi s'entraînait. Les habitants entendaient les clairons se répondre d'un bout à l'autre du village pour leur plus grande joie, car les distractions étaient rares. » Les premières pièces jouées en 1942 s'intitulaient « Les Chouans » et « La Passion ». Les rôles masculins étaient tenus par des filles déguisées. On ne mélangeait pas filles et garçons à l'époque. Les spectacles de garçons ont commencé plus tard avec « Le colis de Mr Dominique » en 1945 et « Le reliquaire » en 1946. Toutes ces festivités avaient lieu dans la journée.



Théâtre -1945 - Le colis de monsieur Dominique

Les colonies de vacances

M. Bourgeois et N. Signorini : « En 1948 et 1949 nous sommes allées en colonie à Fonds Martin au dessus de St Laurent du Pont et à St Sixte. Deux souvenirs : la purée de pois cassés était dure à avaler. A St Sixte, il y avait une ferme où l'on cultivait le tabac. Avec de grandes aiguilles on enfilait les feuilles pour les faire sécher. La fermière pour nous récompenser nous a offert de grandes tranches de pain blanc beurré. Qu'elles étaient bonnes ! »

3- Mobilisés, prisonniers, déportés, déplacés quand reviendront-ils ?

Après la libération, tous les hommes ne rentrent pas immédiatement dans leur foyer. Beaucoup sont prisonniers ou déportés dans les camps en Allemagne et en Pologne, ou bien encore mobilisés pour continuer la guerre ailleurs. Ceux qui n'étaient pas encore partis sont appelés pour former les troupes d'occupation. Des prisonniers allemands travaillent dans l'industrie ou dans les fermes comme chez Marius Seiner à Monteuil.

L'accueil d'enfants alsaciens (mai 1945-août 1946)

M. Martel : « En mai 45 la Croix Rouge proposa à des familles alsaciennes d'envoyer leurs enfants plus au sud, pendant la reconstruction de leur village. Une dizaine d'enfants de Wittelsheim (Haut-Rhin) furent envoyés dans des fermes à Coublevie. Mes grands parents accueillirent André Grimsinger durant 9 mois. Il allait à l'école de garçons. C'était notre « petit frère » avec son accent alsacien, il comprenait difficilement le français. Il s'était parfaitement intégré. Nous avons gardé des relations étroites avec sa famille. Des années plus tard il parlait toujours du lait aux châtaignes et du parfum des tommes de chèvre si surprenant pour lui, et des balades en vélo avec mon père. Quelquefois le dimanche les petites filles venaient à la messe avec leur costume alsacien. Ces petits réfugiés repartirent chez eux en août 46. »



Tandem-1942

Incorporer les troupes d'occupation

P. Neyron : « En Août 45 les Américains nous disaient : Engagez-vous à nos côtés pour aller vous battre dans le Pacifique. Là-dessus la bombe atomique a stoppé ces départs. L'armée française elle aussi recrutait pour aller en Indochine. On nous proposait une prime de 1000 frs et une permission d'un mois. Certains ont accepté. Moi j'ai été incorporé aux troupes d'occupation en Allemagne jusqu'en janvier 46. »

L'attente du retour des prisonniers et des déportés

A la Libération certains prisonniers sont rapatriés à Paris dans des wagons à bestiaux, puis pris en charge jusqu'à Voiron par la Croix Rouge. Les familles ne connaissent ni la date de leur retour, ni leur état de santé. Une cinquantaine de personnes attendent quotidiennement sur les quais de la gare. « François avait 19 ans en 1939 quand il est parti pour son service militaire qui à cette époque durait deux ans. Il a enchaîné avec la guerre et a été fait prisonnier. En Allemagne il était dans un stalag où ils avaient tous faim et froid. Ensuite il a été envoyé en Poméranie en Pologne où il travaillait dans une ferme. Il faisait aussi son métier de marbrier. Il était un peu mieux traité et mangeait quand même à sa faim. Après une absence de 6 années, il est rentré à Coublevie en mai 1945. Il était très maigre, très taciturne, et refusait de parler de ses années de captivité. Comme il était très travailleur et qu'il adorait son métier, cela l'a aidé à reprendre la vie civile, mais il y avait en lui une immense cassure, quelque chose de trop lourd, trop terrible qu'il n'arrivait pas à exprimer. »

Nouer des liens avec un père que l'on n'a pas connu ...

« J'avais 3 ans quand mon père a été mobilisé en 1939. Il a été fait prisonnier en 1940 sur les plages de Dunkerque et envoyé en Allemagne travailler dans une ferme. En punition d'avoir voulu s'enfuir, il est envoyé à la forteresse de Graudenz en Pologne où c'était pire. Le régime était inhumain avec les travaux forcés au camp de Poznan. Pendant sa captivité, ce sont mes grands-parents qui m'ont élevé car ma mère travaillait. A cause du courrier censuré, quelques rares nouvelles arrivaient, nous savions qu'il était vivant. Il nous demandait des colis, mais ceux-ci ne sont jamais arrivés intacts. Tout ce qui était nourriture disparaissait sauf les chaussettes tricotées par les Chartreuses. A partir de la Libération, ma mère descendait souvent à la gare comme beaucoup d'autres femmes de prisonniers. Les autres rentraient, lui pas. Il est arrivé en juillet 45, après une absence de 6 ans. J'avais 9 ans. Ce jour là sur le quai ma mère m'a dit : « c'est ton père ». Mais moi j'ai vu un monsieur que je ne connaissais pas.

C'était un étranger. Il était décharné, et tenait très difficilement sur ses jambes. Les veines de ses bras étaient tellement saillantes qu'on avait l'impression qu'elles allaient éclater. J'étais terriblement impressionné. Le contact n'est jamais vraiment arrivé à passer entre mon père et moi, même au fur et à mesure des années. J'étais tout le temps avec mon grand père. Il avait tellement souffert, il était marqué à vie physiquement et moralement. Il était agressif, dur, aigri, renfermé sur lui-même. De cette période il ne voulait jamais en parler. A la maison quand il y avait un problème il répétait toujours d'une voix très dure « vous n'avez pas fait 66 mois de captivité vous ». Après quelques mois et malgré sa santé chancelante, il a repris son métier. Nous avons pu savoir les détails sur ses années de captivité par son compagnon, qui lui rendait visite.»

La kermesse pour le retour des prisonniers (1945)

De juin à août 1945 une grande fraternité se tisse entre la municipalité, la paroisse et les associations. Une kermesse est organisée dans la propriété de M. Du Repaire au Gorgeat.

G. Tivollier : « A Coublevie nous avons fait de la publicité avec un cheval et une carriole. Les jeunes de la Dauphinoise gym ont donné une prestation aux barres parallèles. La clique a donné une aubade. Saltano, un illusionniste de St Etienne de Crossey est venu faire ses tours de magie. »



Couplevie Olympique Club - 1940

N. Signorini : « Dans la grande salle à manger il y avait le stand des vêtements à vendre et celui des gâteaux confectionnés par les dames. Dans le parc, la messe est dite le matin, des danses sont présentées par les enfants des écoles et des jeux sont organisés l'après-midi. »

Ici s'achève le troisième et dernier numéro consacré à la seconde guerre mondiale. Il nous a fallu résumer les nombreux témoignages recueillis. Merci à tous ceux qui ont accepté de raconter afin que les générations suivantes prennent conscience de ce qu'est la vie pendant la guerre : un mélange de batailles, d'engagements, de difficultés d'assurer la vie quotidienne et d'instinct de continuer malgré tout à profiter des plaisirs de la vie.

Témoignages : Jeannine Balmey, Michèle Bourgeois, René Brochier, Yvonne Duisit, Gérard Ganet, Suzanne Moulin, Louis Rossignol, Nicole Signorini, Gilbert Tivollier et plusieurs personnes souhaitant rester anonymes.

Photos : collections privées, Mireille Martel, Josette Rey, M. Castagno, Suzanne Moulin.